

Le MOT du Président

Depuis deux décennies l'âge moyen des membres de notre amicale ne cesse, en l'absence de renouvellement de génération, d'augmenter et tout naturellement le nombre d'adhérents de diminuer, ce ne fut pourtant faute d'ouverture de notre association au fil du temps englobant les autres Collèges et Lycées pour devenir « L'Association amicale des anciens élèves des collèges et lycées publics de Castres », plus récemment les tentatives de rapprochement avec d'anciens élèves du lycée Borde Basse qui envisageaient la création d'une association ne furent couronnés d'aucun succès.

Notre désir de voir perdurer notre amicale, plus ancienne association de notre cité, ne sera sans doute qu'un rêve de vieil homme nostalgique de sa jeunesse, la fin d'une illusion, l'appartenance à une tradition au-delà des générations, la confirmation que notre époque est celle de la rupture. Un fait illustre ces bouleversements : l'absence d'invitation faite à notre amicale lors de la célébration du quarantième anniversaire de l'ouverture du lycée Borde Basse. Si nous regrettons cette évolution nous avons conscience que les situations sont bien différentes l'histoire de notre vieux bahut fut écrite à l'encre celle du nouveau sur clavier.

Si l'avenir est incertain restons sereins et plein d'allégresse pour notre prochain banquet, nous serons alors en mesure lors de l'assemblée générale de vous communiquer le programme des manifestations, impliquant le collège et notre amicale, prévues pour commémorer le centenaire de l'assassinat de Jean JAURÈS ancien élève, membre en son temps de notre association et le centenaire de la Première guerre mondiale.

A. PAGÈS

Pour mieux être informés des activités de votre amicale et connaître à l'avance la date des banquets dès maintenant communiquez vos adresses électroniques à notre secrétaire Bernard Rocacher (b.rocacher@orange.fr).

Par ailleurs, nous vous rappelons que sur le site du collège Jean Jaurès de Castres, vous pouvez consulter les pages consacrées à l'association.

Tapez <http://jean-jaures-castres>. A la page accueil, sur la partie gauche en déroulant apparaît la mention Association des anciens élèves.

L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE du 16 mars 2013

Le Président PAGÈS rappelle le souvenir des anciens élèves et anciens professeurs qui nous ont quittés depuis notre dernière rencontre et fait respecter une minute de silence en leur mémoire.

Il évoque la dernière assemblée générale, celle du 17 mars 2012, qui a été suivie du banquet traditionnel présidé par notre camarade Grégoire CARNEIRO, maire de Castelginest, vice-président de la Communauté urbaine du Grand Toulouse, lequel devait prononcer le discours d'usage particulièrement suivi. A. PAGÈS mentionne ensuite la cérémonie commémorative du souvenir qui à l'initiative de notre association regroupe chaque année à l'approche du 11 Novembre élèves, professeurs, anciens élèves, dans la cour d'honneur de notre ancien lycée.

Notre association a été invitée le 15 novembre dernier par M. Stéphan TONDI, Principal du Collège JEAN JAURÈS, à participer à la cérémonie de remise des diplômes du brevet.

Cette cérémonie s'est déroulée dans une salle que nous ne fréquentions que rarement au temps du lycée : la salle des professeurs.

Après lecture du rapport moral, André VIEU présente le rapport financier qui est accepté à l'unanimité.

Alain LEVY fait le bilan de l'envoi des bulletins et des retours que nous constatons suite à des décès de camarades ou de changements d'adresse non signalés. Il insiste sur le fait que le traitement électronique du courrier conduit à de trop nombreux rejets lors de la distribution pour peu que les adresses ne soient pas rigoureusement exactes.

A l'occasion du renouvellement des membres du Conseil d'Administration, les membres sortants sont réélus à l'unanimité à savoir :

ALBAREDE Robert
ALBERT Jean-Claude
ROCACHER Bernard
SENEGAS Charles
VIEU Francis

Assemblée Générale et Banquet 2014

L'assemblée générale et le banquet se tiendront le :

Samedi 5 avril 2014
au Collège Jean Jaurès

Nous remercions M. Stéphan Tondi de nous accueillir.

Le banquet sera présidé par notre camarade

le Docteur Georges ETIENNE

Chirurgien dentiste honoraire
Maître de conférence honoraire de l'Université de Toulouse
(Faculté de chirurgie dentaire)

Programme

18h30 Assemblée générale
19h15 Apéritif
20h00 Banquet

Inscriptions

Tous les convives sont priés de se faire inscrire avant le **mercredi 2 avril** (délai impératif), selon les modalités que vous trouverez sur le feuillet mobile et à utiliser obligatoirement.
André Vieu - 6 chemin de Tournemire - 81100 CASTRES
Tél. 05 63 35 81 30

Les conjoints sont cordialement invités.

Cotisations

La cotisation pour 2014 reste fixée à 15€

Mode de paiement - Chèque bancaire à adresser à : André Vieu - 6 chemin de Tournemire - 81100 CASTRES ou virement postal C.C.P. Toulouse 261.19G, à l'ordre de l'ASSOCIATION AMICALE DES ANCIENS ÉLÈVES DU LYCÉE JEAN JAURÈS

Correspondances

La correspondance doit être adressée à :
André Vieu - 6 chemin de Tournemire - 81100 CASTRES
Tél. 05 63 35 81 30 - Courriel : andrejean.vieu@orange.fr
Annuaire : Liste des adhérents disponible (expédition contre 4€ pour frais d'envoi)

Le devoir de vacances

Aujourd'hui, à Jean-Jaurès de Castres comme dans tous les lycées, les collèges, les écoles communales de France, c'est la fin du deuxième trimestre ; au début des années 60, on passe encore ses deux bacs. À 16 heures, tous les élèves partiront en vacances pour les fêtes de Pâques... Il n'est que 10 heures. Je sors le dernier de la classe de sciences naturelles. Jean G., le chef de classe m'attend, se laisse dépasser, puis il me suit. Je retire un paquet d'une cinquantaine de feuilles de couleur rose de mon cartable et le lui donne. Il me fait un clin d'œil, me bouscule en me dépassant, bougonne, s'agite de tous ses membres, dégringole trois par trois les marches de l'escalier qui part de l'amphithéâtre, pousse le cri de Tarzan, saute les quatre dernières marches et débouche trois étages plus bas au coin de la cour d'honneur à côté des installations sportives et de la fosse sablée qui reçoit les élèves sauteurs, grimpeurs et les gymnastes.

Garrigues joue bien son rôle. Je le suis avec difficulté depuis la sortie de la salle. Déjà moustachu, il est de taille moyenne, trapu, un peu enrobé, solide sur ses jambes, râleur... Il fonce. Au pays du rugby, il est le talonneur idéal. Dès la sixième, il a été choisi en éducation sportive pour ce poste prestigieux. Il en a le talent. Il arrive dans la cour de récréation, galope à toutes jambes vers la terminale sciences « ex » pour expérimentales. Les élèves sont regroupés au centre de la cour. Il distribue avec un semblant de colère les feuilles roses, ronéotypées, reconnaissables à leur odeur d'alcool à brûler. Filles et garçons font la grimace, authentique pour celle des jeunes filles, feinte pour les garçons. C'est à ce moment que les filles deviennent nos victimes. Elles vont être achevées par les mots du chef de classe :

- Ce salop de D. nous colle un devoir de vacances !

« Salop de D. ! » interjection injuste. C'est un professeur aimé et respecté, d'autant plus injuste que ce devoir n'existe pas... C'est une plaisanterie, un faux devoir de vacances. J'en suis l'instigateur, j'ai des complices : ce sont les garçons de la classe, le fils et la secrétaire d'un architecte de la ville. Les premiers ont ricané de la blague, les deux derniers ont assuré la partie technique en tapant à la machine et en ronéotypant le texte de l'énoncé du devoir. C'était l'occasion de nous venger des filles, de leur pression. Des filles, il y en avait à la pelle dans notre classe, quarante pour huit garçons, travailleuses appliquées, toujours au garde à vous et même un peu « polardes ». Nous retrouvions la gent féminine pour la première fois depuis douze ans. À la maternelle cela se passait bien, mais en terminale, ces demoiselles nous font des misères. Leur supériorité tient à leur travail mais aussi, il faut bien l'avouer, à leurs capacités intellectuelles. Elles nous écrasent, prennent la plupart des premières places à l'exception du rugby. Le rugby, c'est lui, G., premier en sport. Il est là, distribuant ces feuilles roses, semblables à des tracts politiques, bien planté sur « ses quilles », montrant aux garçons que la guerre est déclarée. L'énoncé ronéotypé nous invite à résoudre un problème de biologie, à remettre à la rentrée, ultime préparation avant la deuxième partie du

baccalauréat. Les filles, à coup sûr, vont se jeter dans le guet-apens. Nous, les garçons, allons les regarder « bosser ». C'est le premier et le dernier obus qui s'abat sur les « Sciences Ex ». Ce n'est pas la guerre mais une bonne vengeance. Monsieur D. sans parler de complicité, me donna l'idée du devoir écrit. Il nous répétait, depuis la rentrée d'octobre, que la question de cours « bête et méchante » c'était fini. Il fallait s'attendre pour le bac à un vrai problème de sciences naturelles comme en mathématiques ou en physique-chimie. Il nous avait donné des illustrations à partir d'expériences auxquelles nous avions participé. Au bac, le devoir pourrait être un exercice expérimental comme la digestion de l'amidon par la salive, l'établissement de la rhéobase et de la chronaxie sur le sciatique de la grenouille, l'osmose et la dialyse cellulaire... J'avais bricolé le devoir à partir d'un exercice d'enseignement par correspondance que recevait un de mes camarades alité sur le calcul du métabolisme de base et la sécrétion des hormones thyroïdienne. L'enseignement à distance décrivait un homme qui marchait, montait à une échelle, pédalait sur une route plate, grimpait une côte, s'arrêtait, se couchait, se reposait dix minutes. On nous demandait de calculer le nombre de kilo calories dépensées et de proposer un repas équilibré avec un régime alimentaire composé de lipides, protides et glucides compensant la dépense énergétique et calcul des erreurs relatives et absolues, dernier coup d'épée dans le ventre de nos victimes. Le devoir était dans sa presque totalité logique et faisable, la fin était surréaliste. Je m'étais bien amusé. J'avais hésité à demander l'apport vitaminique nécessaire. Mais trop c'était trop. Il faut dire que le canular s'adressait à une classe traumatisée par le dernier bac : quarante redoublants sur quarante cinq élèves. L'épreuve de physique-chimie du dernier bac avait terrassé toute cette classe par un devoir de physique atomique. C'était pourtant une terminale d'un bon niveau.

Dès que l'élève G. eut terminé sa distribution, ce fut un tollé. On parla même d'aller rapporter les feuilles à l'amphi du troisième étage, à ce « pauvre type » de D. Les jeunes filles pleuraient, les garçons versaient des larmes de crocodile, jouant la comédie à la perfection. On discuta du bien fondé d'une réaction qui restait vive pour cette classe blessée par l'échec du dernier bac. La récréation se termina. On rentra silencieux, comme sonnés pour les cours de la fin de la matinée. L'après-midi, l'heure de philosophie remit les jeunes filles sur le chemin de la sagesse, les garçons en face de leur bassesse. Ils allèrent plus loin dans celle-ci en conseillant au groupe l'acceptation du travail supplémentaire. Ils partirent légers vers leurs familles. Quant aux jeunes filles elles étaient dans leur majorité déterminées à réussir leur premier devoir de sciences naturelles. La rentrée, 15 jours après, commençait par un cours de deux heures de sciences. Nous nous installâmes dans les gradins de l'amphithéâtre. J'étais au deuxième rang souriant, un peu inquiet de la réaction possible des filles qui étonnamment ne vint pas. Monsieur D., en blouse blanche immaculée, souriait face à la classe, évaluant le gradient entre la tranquillité, la béatitude des garçons et l'affairement des jeunes filles. Elles sortirent toutes en même temps de leur cartable, comme par un signal qui ne fut pas donné, une pile de copies doubles. Je revois devant chacune les devoirs

posés qui, sous le poids de la partie non soutenue par le pupitre, pendaient en laissant apercevoir le haut des feuilles et découvrir l'intitulé, le nom de famille fugace pour la plupart d'entre elles.

Monsieur D. parla de ramasser les devoirs. Les mâles me regardèrent étonnés et furieux. Il fit un ramassage très lent et méthodique des copies semblant interroger du regard l'absence de travail pour chacun des garçons. C'était un volumineux paquet, le plus gros ramassage de copies que j'ai vu de toute ma scolarité. Il jetait sur chaque devoir un regard que l'on devinait admiratif, traduit par un hochement de tête. Pour les plus gros devoirs, il les évaluait en les soulevant du plat de sa main, regardant leur auteur en plissant son visage de deux rides très marquées, verticales et parallèles encadrant le nez, depuis l'extérieur des yeux jusqu'au menton. Et, il hochait la tête. C'était comme un « C'est bien ça ! » qu'il voulait exprimer. Quand vint mon tour il me demanda simplement :

Vous n'avez pas fait votre devoir P. ?

- Non monsieur...

Et rajouta haut et fort :

- Ce n'est pas bien ça !

Puis il redescendit au bas le l'amphi, devant le long bureau qui le séparait des élèves. C'était une surface recouverte de plaque de zinc sur lequel il effectuait les dissections. Il attendit un long moment, laissa venir le silence, puis il dit :

- Mesdemoiselles je crois que vous vous êtes bien fait avoir !

Il y eut un brouhaha venant des rangs qu'il arrêta en levant sa main...

Il commença son cours. Je n'en ai rien retenu. Quand le cours fut fini, il me regarda et me demanda de rester. Toute la classe quitta la pièce religieusement, les garçons me jetèrent des regards en coin, inquiets. Je restais seul dans l'amphi. Monsieur D. vint lentement vers moi et avec un sourire discret et moqueur, il me demanda :

- Voulez vous tirer les grands rideaux noirs au devant des fenêtres ?

Je m'exécutais. Nous allions avoir à l'heure suivante une projection de diapositives pour illustrer le cours. A la fin de ma tâche il me remercia, me libéra afin que j'aille rejoindre mes camarades. Je quittais la pièce en regardant une dernière fois le gros tas de copies, posé sans vie, comme un mort né sur son bureau.

Comment avait-il pu savoir ?

Nous l'apprîmes les jours suivants par l'indiscrétion du garçon de laboratoire. Deux des jeunes filles de la classe dont des parents travaillaient au lycée (un oncle professeur de lettres et une sœur professeur de mathématiques), empêtrées dans la difficulté de l'exercice étaient allées, accompagnées de leurs parents, chercher de l'aide chez Monsieur D.

Il avait éclaté de rire en découvrant le devoir de vacances qu'il qualifia « d'idiot et d'infaisable ».

Les résultats au bac pour notre classe furent bons cette année là, bien que nous eûmes encore un devoir de physique atomique... Mais, nous étions mieux préparés. Les années nucléaires s'annonçaient. Les énergies renouvelables n'étaient pas encore d'actualité.

Jean-Pierre PAGÈS

Souvenirs du collège d'Albert Viala

Élève de 1920 à 1931, M^r Albert Viala (1914-2003) a laissé des souvenirs, écrits vers 1960, de ses années de scolarité dans nos murs, tant au petit collège (le primaire) qu'au collège qui à l'époque assurait, tel un lycée, tout le cursus secondaire. Beaucoup, même s'ils n'appartiennent pas à la génération de l'auteur, retrouveront dans ces lignes l'atmosphère un peu surannée d'un milieu et de méthodes qu'ils ont eux-mêmes peu ou prou connus. Quant aux plus jeunes, portés par nature à railler le passé, que leur lecture les incite à mesurer la relativité de l'évolution des choses et à savoir en discerner les valeurs.

Rappelons que notre camarade Albert Viala, mainteneur de l'Académie des jeux Floraux, présida en 1982 notre repas annuel alors qu'il avait été élu l'année précédente président de la conférence des bâtonniers de France. Et merci à Madame Marie Viala, sa fille, de nous avoir communiqué ce texte.

Années de collège

De la classe enfantine à celle de philosophie, mon existence scolaire s'est déroulée entre les murs de ce collège Jean Jaurès, ensemble de constructions édifié un peu à la diable, sans grand ordre contre un ancien Couvent dont la Tour comprise dans l'enceinte actuelle dominait le tout avec son horloge qui a ponctué nos travaux et nos jeux. Cour des petits d'un côté, le côté couvent avec son préau, la Tour, la chapelle, Cour des grands de l'autre avec les agrès, les bâtiments d'internat, les salles d'études. Pendant de longues années un concierge, populaire parmi des générations d'élèves, a roulé le tambour pour annoncer la rentrée des classes et l'heure des récréations. Avant la fin de mes études secondaires une sonnette électrique a remplacé le tambour : nous l'avons tous regretté.

Lorsqu'il m'est arrivé de retrouver les photographies des classes prises annuellement par la maison « Tourte et Petitin » le jeu habituel commence : qu'est devenu un tel, un tel ?... Pour le maître ou la maîtresse qui posait gravement, on le sait bien. Mais on n'y pense pas et l'on essaye de se reporter par la pensée à ces années. Je n'ai aucun souvenir de mes tout premiers jours de classe mais je me souviens par contre avec netteté de l'arrivée un peu tardive de celui qui devait devenir mon ami Rigal. Ce devait être fin octobre, début novembre, un jour pluvieux ; le poêle marchait déjà. La porte s'ouvrit pour laisser pénétrer un garçon enveloppé d'une pèlerine trop grande pour lui, dont le capuchon lui cachait à moitié la figure. Ce capuchon rabattu, laissa apparaître un visage allongé aux yeux tristes, adouci par les cheveux blonds. Il promenait sur nous un regard craintif, on le fit asseoir près de moi. A la récréation je lui dis : « c'est toi le nouveau, pourquoi es-tu entré si tard, comment vas-tu faire ? »... Ainsi avons nous fait connaissance, et sommes nous depuis quarante ans restés très simplement amis sans avoir entre nous débattu de très grands problèmes mais uniquement pour le plaisir d'être ensemble car nous nous entendions bien.

A cette époque les petites classes étaient dirigées par Madame et Monsieur Pélissier : vieux couple ayant derrière lui de longues années d'enseignement. Madame Pélissier avait des cheveux grisonnants bizarrement coiffés avec deux coques sur les côtés, un chignon assez haut sur le dessus de la tête ce qui donnait à sa coiffure un aspect triangulaire. Elle était toujours vêtue de noir avec des robes fort longues. Monsieur Pélissier était vêtu de gros drap, son pantalon tirebouchonnait, sa veste avait des allures de vieille vareuse militaire. Il était très frileux et l'hiver portait même en classe une sorte de casquette à oreilles. Les deux salles de classe étaient juxtaposées et communiquaient : la punition suprême consistait à être envoyé au coin dans la classe voisine. Avec un sérieux dont le comique se révèle, le temps écoulé, Madame Pélissier disait gravement à son mari : Monsieur Pélissier je vous amène un sujet indiscipliné. Lui fronçait les sourcils, tachait de prendre un air sévère. Une autre punition consistait à être envoyé derrière le tableau planté dans un coin sur son chevalet. Mais cette punition était pour nous l'occasion d'une représaille secrète : l'envers du tableau représentait un arbre de Noël, dessiné aux craies de couleurs. Avec application et à grand renfort de doigt mouillé de salive, le « puni », effaçait une partie de l'arbre. A la fin de l'année nous guettions la réaction de la maîtresse pour notre plus grande joie.

Avec Madame D. ce fut autre chose : femme de taille moyenne aux cheveux filasses, aux yeux durs et décolorés elle fit peser sur nous une exigeante discipline de tous les instants. Elle venait de l'enseignement primaire et fut au collège la première institutrice admise dans un établissement secondaire. Ses méthodes étaient rigides mais efficaces : elle voulait de l'ordre, de la propreté, du réalisme. Pour nous habituer à ne pas oublier, porte-plumes, crayons, et pour vérifier notre hygiène corporelle, elle passait tous les matins, l'inspection des mains. Les coudes sur nos tables nous tendions la main à plat à mi hauteur, porte plume et crayon serrés verticalement entre les doigts : elle faisait retourner les mains pour inspecter les paumes, et passait au suivant. Elle n'était guère féminine, la douceur n'émanait pas d'elle ; mais elle avait une application sans faiblesse, jamais rebutée par nos incompréhensions. A force de patience et de volonté elle a réussi à apprendre à lire à un camarade dont la nullité était proverbiale. Je l'aimais bien malgré ses exigences. J'étais son meilleur élève : j'ai su plus tard qu'elle était fière de mes succès mais ne le montrait jamais. Elle avait une fille, intelligente, beaucoup plus âgée que moi, au caractère exécrable d'après ma mère, qui l'eut comme élève. Son mari était Inspecteur Primaire : long individu, au lorgnon digne, à la barbiche poivre et sel. Ils formaient un couple curieux. J'ai appris depuis peu que ce fonctionnaire d'aspect sévère aurait eu une assez jolie collection de maîtresses parmi les institutrices qu'il contrôlait. Il est mort. Elle vit encore, retirée dans une maison tenue par des religieuses, elle qui faisait toujours étalage de « libre pensée ». Les classes de septième et huitième étaient faites par M. Bosc : il n'était pas gai, je ne sais plus pourquoi. Peut-être était il veuf ; il portait toujours l'hiver des sortes de chaussons sans lacets, fermés par des crochets. Je crois n'avoir

fait que trois mois de huitième : il me fit passer en septième. Il était doux incolore. Ainsi vivions nous dans un monde relativement fermé : assez peu de contact avec les grands. A l'intérieur du collège je ne voyais que très rarement mes cousins, encore moins mon oncle. La cour des petits qui avait une entrée particulière sur une rue calme constituait un peu un univers. Même pour la gymnastique, nous n'étions pas encore admis aux agrès et restions sous le préau. Existence sans histoire, où notre formation était très livresque, où les contacts humains étaient limités à nos seuls camarades. De temps en temps nous recevions la visite du Principal ou du Surveillant général. Le premier portait toujours redingote, le second chapeau melon. On ne pouvait les imaginer autrement : en treize ans j'ai connu trois principaux et un seul surveillant général. Le dernier était petit, rondouillard, un visage rubescent avec un large nez violacé. Dès qu'il avait un instant de loisir on le retrouvait au café d'en face devant un Pernod. Mieux que moi Paul Guth eut silhouetté ce curieux personnage, véritable adjudant de quartier, qui se trouvait toujours là où il ne fallait pas.

Les classes étaient à peu près convenables, chauffées l'hiver par un de ces poêles cylindriques à charbon d'allure très administrative. Les murs étaient tristes, gris sale seulement égayés des cartes de la maison Vidal-Lablache. Deux garçons de salle assuraient nettoyage et entretien : je n'ai jamais su leurs noms mais je n'ai pas oublié leur surnom Coriolan et Filochard. Le premier, épais, les jambes arquées, toujours avec un grand tablier bleu de jardinier, une casquette crasseuse vissée sur la tête. L'autre semblable à un véritable clochard, la moustache humide, l'œil niais ou abruti, le pantalon taché et les mains sales, il regardait les petits bourgeois que nous étions. Pas un seul fils d'ouvrier parmi nous.

A quelle époque exacte eut lieu, l'inauguration à l'intérieur du collège des deux plaques portant les noms des anciens élèves tués au cours de la grande guerre ? Étais-je en septième ou en sixième ? Ce devait être en septième. Naturellement il y eut beaucoup de monde : on en parla abondamment. Je n'ai cependant gardé aucun souvenir de l'impression qu'a pu causer sur moi la présence de la guerre et de ses conséquences ainsi rappelées ; je suis resté totalement étranger à cela. Guerre-Glorieux soldats tués-Patrie-Exemple des aînés, tout ce qui fit le thème des discours prononcés ne laissa rien, tant une âme d'enfant est rebelle à la notion même de la matérialité de la mort. Un souvenir cependant, plus par oui dire que personnel. J'entendis répéter autour de moi avec insistance, que le chanoine Birot, venu tout exprès d'Albi pour la circonstance (il était archiprêtre de la cathédrale d'Albi et grand ami de l'abbé Chauvont, aumônier du collège) avait prononcé un prêche, un discours particulièrement percutant, où il n'aurait pas caché sa manière de voir, sur quoi... je n'y comprenais rien. Et l'on ajoutait que ce jour là, il portait sous sa soutane ses bottes d'officier avec éperons, et qu'il avait à nouveau bouclé le ceinturon sur son surplus...*

Lorsque fut inauguré le monument aux Morts de la Ville affreuse colonne triangulaire surmontée d'une urne (elle symbolisait les cendres des morts...

c'est du moins ce qu'on nous expliqua) nous fûmes amenés en cortège. Il y eut aussi des discours. La seule chose dont je me souviens c'est qu'ils furent diffusés par haut-parleur nouveauté technique qui m'impressionna quelque peu. Ce genre de cérémonie a peut être de la vertu sur des âmes différentes et surtout plus âgées mais la prise de conscience de ce que fût la grande Guerre ce n'est pas à ces cérémonies que les garçons de ma génération la doivent.

Avec l'entrée en sixième, la cour des petits ne fut pas complètement abandonnée mais l'accès à la cour des grands fut possible. Ah ! Cette sixième et ce professeur de sixième. Je viens de le revoir sur la photographie de la classe : il est mort depuis bien des années le cher homme. Il incarne à mes yeux la plus étonnante préfiguration de Topaze tel que le campa Louis Jouvet. Raie sur le côté, barbe en pointe, doux regard de myope derrière le lorgnon, tête légèrement penchée sur le côté, tel était M. Boué, qui à peine entré en classe, tentait de dominer le chahut immédiatement déclenché, en frappant à coups redoublés son bureau de sa canne. Cette thérapeutique ne produisait ses effets que lorsque nous le voulions bien. Sauf les Sciences naturelles, les Mathématiques, les langues vivantes, il nous enseignait tout le reste, non sans peine. L'autorité du surveillant général venait parfois renforcer la sienne. Il fut aussi notre professeur de cinquième. Nous étions 30 élèves ou 32, chiffre impressionnant pour l'époque, qui devait fort s'amenuiser au fur et à mesure du franchissement des classes.

Les classes de quatrième et troisième furent marquées de la fêrle de M. Poux, notre professeur « d'Humanités ». Petit, rude, une tête ronde toujours rasée, il était sans envol littéraire, mais connaissait beaucoup de latin et ses méthodes pédagogiques étaient efficaces. On murmurait qu'il s'était marié, sur le tard, avec une femme beaucoup plus jeune que lui, et cette pensée commençait à nous égayer.

La seconde, ah ! Ce fut la classe idéale. On n'y travailla pas trop, rassemblant sans doute nos forces pour la préparation future du Baccalauréat, l'année suivante et surtout nous eûmes deux professeurs qui à des titres divers ont marqué sur mon intelligence et ma sensibilité. Aujourd'hui encore je réalise combien nous avons méconnu M. Vieules. Avant de devenir notre professeur nous n'avions pas été sans remarquer combien sa présence animait aussitôt dans un coin de la cour pendant une récréation, un groupe de ses collègues auquel il venait de se joindre. La verve extraordinaire qui émanait de lui nous l'avons connu sans l'apprécier vraiment. Ancien élève de Mounet Sully, il avait quitté le Conservatoire pour la Faculté après les avoir simultanément fréquentés. Sa voix claire et chaleureuse mettait les textes en valeur. Je me souviens encore de cette explication de Phèdre : avant de la commencer, il décida de nous faire, seul, une lecture entière de la pièce. Vaguement subjugués, sans bien comprendre nous eûmes le sentiment de la création dramatique et poétique, et d'être en présence de l'être qui était l'intercesseur. Sa sensibilité était si vive qu'elle forçait la notre à s'éveiller. Aussi prompt à l'ironie que capable de larmes, il nous donna le spectacle d'un être qui malgré une relation de disgrâce

physique, vivait et dominait par l'esprit et le cœur. Je me souviens du discours qu'il prononça aux obsèques de notre vieux Professeur de dessin, le père Julia, avec quelle gentillesse attendrie il campa la silhouette, hier caricature aujourd'hui devenue chère... Je me souviens des mots pleins de larmes avec lesquels il nous annonça le décès du Principal que nous aimions et redoutions et surtout de cette crise de sanglots qui le terrassa lorsque au cours d'une explication de texte fut évoqué la mort d'un petit garçon : il avait perdu un enfant de quelques années à peine. Une mémoire sans défaut lui permettait de nous réciter ses poèmes préférés. Moi qui suis incapable d'écrire deux vers, il m'a mis au contact du mystère de la création poétique. Grâce à lui, j'ai appris à découvrir les cadences secrètes d'une œuvre, à percevoir ce tremblement caché, cette invisible vibration, à en ressentir les effets bienfaisants. A lui aussi je dois d'avoir abordé au seuil d'un autre domaine de l'art, la peinture, la sculpture ; à lui enfin je dois mes premières idées sur la signification profonde du théâtre, de l'action dramatique. Pauvre Monsieur Vieules éveilleur de nos sensibilités, il nous a littéralement ensemencés. Il est mort paraît-il dans la détresse du cœur, inconsolable de la disparition de son fils préféré, saint-cyrien tué en Indochine à la tête de sa compagnie.**

L'autre Professeur fut celui d'Histoire M. Prejet, petit homme vif, semblable à un criquet et que pour cette raison nous avions surnommé « Cri-Cri ». Il épousa la mère de mon ami Rigal, veuve de guerre. C'est lui qui m'a donné la passion de l'Histoire (peu s'en est fallu que je ne devienne professeur d'histoire, j'avais commencé cette licence en même temps que celle de droit) : surtout il m'a révélé pour la première fois ce que peut être l'enseignement magistral. Sa méthode historique était souple, mais rigoureuse. Il démystifiait certaines images toutes faites, trop facilement entretenues par les manuels scolaires. Il montrait les structures véritables des événements, il commençait à nous faire prendre conscience du rôle des phénomènes économiques, de leurs relations avec celui des idées. L'exposé s'ordonnait prenait forme, on prenait des notes. Ce n'était pas un labeur scolaire banal. La Révolution de 1789 n'était pas vue au travers d'un manuel, mais des thèses de Louis Madelin et d'Albert Mathiez. Napoléon et le Premier Empire c'était plus que les tableaux de Géricault, d'Ingres ou de Delacroix. Tout cela était nouveau, séduisant, mêlé de quelques allusions de politiques générales, de rapprochement avec les événements du jour. La discussion se prolongeait hors de la classe : les thèses se dessinaient, les divergences apparaissaient. Tout le monde n'aimait pas Cri-Cri, car il avait la punition facile mais nous étions plusieurs à le défendre.

La classe de première ne m'apporta rien de remarquable, sinon le contact avec notre professeur de mathématiques M. Chaumeil. D'une laideur expressive, d'une grande indépendance d'esprit, il nous donna l'image du non conformisme par son comportement vis à vis des pouvoirs établis, de la hiérarchie. Quelle que fut l'atmosphère bon enfant qui régnait dans ce petit collège, nous n'avions pas été sans remarquer le pouvoir dont disposait le Principal sur les professeurs, le trémblement saisissant ceux-ci lors du passage d'un Inspecteur

général. Lisant, voici deux ou trois ans *Le Naïf aux quarante enfants* de Paul Guth je suis tombé sur le chapitre « Deux chaises »... qui aujourd'hui encore fait se lever en moi le souvenir du passage de l'Inspecteur Général de mathématiques. Un camarade était au tableau et achevait un exercice lorsque apparurent, portées par le concierge les deux chaises fatiguées, bientôt suivies du nouveau principal M. Ponceau, et de l'Inspecteur Général. Sans s'émouvoir pour autant M'sieur Chaumeil, comme nous l'appelions à cause d'une certaine gouaille dans la voix, fit terminer l'exercice. Il fallut appeler un autre élève ; j'étais sans appréhension sachant bien, par expérience, qu'un « fort en Math » allait être désigné. J'entendis mon nom... et tout d'abord je crus à une erreur : je ne fus pas le seul. Une sorte de stupeur épouvantée s'abattit sur la classe : dans un silence épais où mes pas paraissaient provoquer une résonance inaccoutumée je gagnais le tableau. Je m'en souviens comme si c'était hier : la question posée concernait un problème de géométrie dans l'espace sur les dièdres. J'étais sec, désespérément sec, mais bientôt une sorte de lueur complice dansant dans le regard de Chaumeil me rassura, et j'entrais dans le jeu. Ah ! Ce fut une belle séance... Quand l'Inspecteur fut parti, et qu'à sa suite les deux chaises disparurent, M'sieur Chaumeil accompagna leur départ d'un geste désinvolte. L'intense jubilation qui l'animait était communicative : la classe était en effervescence au souvenir de la farce, pour elle énorme qui venait de se jouer devant elle. Et maintenant dit Chaumeil, finie la rigolade, au travail. Départs, échecs, abandons, nous nous retrouvions bien peu nombreux en Philo et Math Elem. Six en philosophie, deux en Math auxquels vint s'adjoindre une fille plus que plantureuse. Année agréable s'il en fut. Nous étions vraiment les « grands » traitant les autres avec ce rien de condescendance que nous pensions être la marque de la véritable supériorité. Le Professeur de Philosophie M. Alric, aveyronnais d'origine, d'une laideur simiesque, n'était peut être pas un grand philosophe mais il aimait sa classe, et profitant du petit nombre d'élèves, dialoguait souvent avec nous. Il succédait dans cette chaire à Monsieur Molinié « Tonton ». Celui-ci sévère vieillard à redingote noire, était paré auprès de ses collègues du titre de docteur ès lettres. Disciple d'Auguste Comte, c'était un positiviste intransigeant. Avec M. Alric, Bergson succédait à Auguste Comte. M. Alric était donc bergsonien mais il n'était pas systématiquement bergsonien. Grâce à lui cependant je pénétrais dans tout ce que cette philosophie avait de vivifiant, de chaleureux, de sensible. Tel passage de *L'Evolution créatrice* atteignait sans effort à la dimension épique. L'idée de l'élan vital avait pour moi une portée exaltante ; il me semblait participer à l'immense aventure de l'esprit humain. Le messianisme secret qui anime parfois cette œuvre, lui donnait à mes yeux une signification symbolique. D'instinct j'ai aimé la philosophie bergsonienne, avant même de la comprendre vraiment et dans ce domaine aussi j'ai expérimenté que l'amour est un moyen de connaissance. L'énergie spirituelle, la texture profonde de l'être dans son installation dans la durée, les sociétés closes et les sociétés ouvertes, l'aspect universel de l'appréhension de dieu par l'expérience mystique indivi-

duelle, l'idée d'une survie collective dans une participation qui serait un retour à l'élan vital avant sa bifurcation entre l'instinct et l'intelligence, les images fameuses sur l'âme et le corps, la chair et l'esprit liés et cependant différents dans leur nature, les dernières étapes de cette pensée débouchant peut-être vers une acceptation du christianisme, tout cela était certes confus mais dans l'exaltation intellectuelle ainsi procurée, dans l'élan intérieur je percevais comme le signe infailible d'une rencontre prémonitoire. Un certain goût de la recherche philosophique qui ne m'a point quitté, une tenace espérance dans la royauté de l'esprit, dans la puissance des effusions du cœur, c'est dans la fréquentation bergsonienne que je l'ai puisé, dans ses œuvres, dans l'étude de son rayonnement sur Péguy notamment et dans cette révélation que fut la découverte de la correspondance de William James et Bergson.

Plus tard bien plus tard un contact avec l'œuvre de Teilhard de Chardin, me donna passagèrement la même impression.

Et lorsque discutant en captivité, du Marxisme, l'étudiant dans tous ses aspects, le plaçant dans sa vraie perspective de Totalité philosophique, de *Weltauschmung*, j'ai compris pourquoi Bergson était tellement attaqué par les marxistes, je suis resté obscurément fidèle à beaucoup de ses positions. Il m'arrive encore parfois de trouver dans la lecture de passages pourtant lus et relus cent fois, un certain apaisement aux appréhensions du moment.

La classe de philosophie ce fut aussi le contact avec une poésie pour moi nouvelle, celle de Mallarmé et surtout de Valéry. Cette forme d'expression poétique, cette densité de la pensée enchâssée dans des mots qui avaient l'éclat et la dureté du diamant, cette recherche désespérée, cette souffrance hautaine ne me firent point oublier les chères heures passées en compagnie d'autres poètes. Mais elles me donnèrent le sentiment de l'Art, remède au mal métaphysique.

Et maintenant après les années écoulées je garde vivant en moi, le trésor de mes souvenirs, de mes rencontres avec la Poésie, pour moi devenue une main dont l'incomparable privilège réside dans les expressions diverses que lui ont donné ceux à qui elle a fait le don de sa grâce. Cadence du *Cantique des Cantiques* : L'Amour veille sans cesse, dans le sommeil même il ne dort point. Vers de Villon à goût de païen et odeur de fumée, plainte charnelle de Louise Labbé, élégies de Ronsard, sourires, caprices ou larmes de Musset, fulguration de Rimbaud, murmures extasiés de Charles Cros, dépouillement simplicité humanité de Paul Eluard, ceux là et tous les autres dont les vers chantent dans ma mémoire, je les aime fraternellement ; aujourd'hui bien davantage qu'au temps de mes seize ans.

NDLR *Les deux stèles ont été inaugurées le 4 janvier 1923. Le chanoine Birot, prêtre républicain et d'une grande humanité, prononça à cette occasion dans la chapelle du Collège un sermon qui frappa l'auditoire.

** Le principal décédé (en 1929) s'appelait Gallépède. Le professeur Vieules (1872-1952) perdit, en fait, à la guerre deux de ses quatre enfants (tous anciens élèves du Collège) : Fortuné, saint-cyrien, tombé dans les Vosges en 1944, et Georges en 1947.

Lycée Jean Jaurès 1959 - 1960
1 A A' B C



ANNÉE SCOLAIRE 1959-1960 : Premières A, A', B et C

Collection Michel Cabrol

BERNARD - PERRUCHI - BAILLÉ - AMANS - MARAVAL
ETIENNE - PRAT - PINEL - BARDOU Georges - BONHOMME - TREMOULET - MAS
ORTIN - BESSENS - CABROL - CHANCELIER Annie - BACHELLERIE - LAGARDE - THÉRON - BLANC
BARDOU Jacques - LAGRIFFOUL - GALICHET - LEROY - BRIEU - GABAUDE
Professeur : M^{me} MAUREL

INFORMATIONS

Notre camarade Jean-François Sautereau, ancien président de l'université Paul Sabatier de Toulouse de 2002 à 2008, a été élu le 13 avril 2013 pour un mandat de quatre ans président de la Fédération Française du Sport Universitaire. Il est lui même un ancien champion universitaire d'athlétisme.

Le 24 novembre 2013 un concert a été donné dans la salle Siloé de Roquecourbe en remerciement à M. Gérard Laval. Rappelons que notre ancien et estimé professeur de Lettres, fils du fondateur de l'harmonie « L'éveil Roquecourbain », a fait de cette formation, qu'il a dirigée de nombreuses années, un ensemble de grande qualité. Lui succède un des musiciens qu'il a formé.

Le 18 décembre avait lieu au Lycée de la Borde Basse une cérémonie marquant le quarantième anniversaire de la création du lycée. C'est en effet en octobre 1973 que le nouvel établissement, n'accueillant des élèves qu'à partir de la seconde, ouvrait ses portes, tandis que le lycée Jean-Jaurès devenait un collège d'enseignement secondaire. Qu'on le veuille ou non, la Borde Basse succédait à l'établissement du boulevard Clemenceau qui fut pendant longtemps pour tout le sud du Tarn le seul lieu où était dispensé un enseignement public couvrant tout le cursus de la 6^e aux classes terminales. En n'invitant pas les représentants de notre association, certainement par inadvertance, se fait jour une forme d'oubli que nous ressentons comme une mauvaise rupture avec le passé.

Dans le précédent Bulletin, nous lançons un appel afin de recueillir un fonds de bulletins antérieurs à 1980. Un seul de nos camarades - Jean Faury - a répondu à notre demande et nous a livré une série couvrant la période 1950-1974. Qu'il en soit vivement remercié. Un petit effort est sollicité auprès de nos lecteurs pour les 5 dernières années manquantes (1975-1979).

Il a été signalé dans le Bulletin de l'an dernier la sortie aux éditions Privat d'un essai de Jacques Limouzy : Homo sapiens numéricus traitant de l'apparition du numérique. Nous avons omis de signaler que notre camarade, entouré de ses nombreux amis et connaissances, s'était vu remettre par le général Cann, le 5 octobre 2012 à l'Hôtel Beaudecourt, les insignes d'officier de la Légion d'honneur.

Avez-vous connaissance des adresses postales de deux de nos camarades dont le bulletin de 2013 est revenu avec la mention : n'habite pas à l'adresse indiquée. Il s'agit de Rulland Jacques domicilié à Perpignan puis à Salleilles (P.-O.) et de Durand Daniel à Castres.

A.L.

DANS NOS FAMILLES

Le 25 mai 2013 ont eu lieu à Castres les obsèques de Madame Germaine CRESPIY. Agée de 96 ans, elle était la mère et la belle mère de nos camarades Anne-Marie Crespy et Jacques Gout.

Le 11 juillet a été inhumée à Castres Madame Marcelle ROBILLARD, mère de notre camarade Roland Robillard.

Le 29 juillet est décédé à l'âge de 76 ans Monsieur Jacques VIGUIER, ancien expert comptable. Il était le beau frère de nos camarades Claude et Jacqueline Salvan.

Le 12 octobre est décédée Madame Monique CULIÉ, adjointe au maire de Revel. Fille de Pierre Baroux qui fut de 1946 à 1957 secrétaire général de notre association, elle était âgée de 70 ans et était l'épouse de notre camarade le D^r Jean-Paul Culié et la belle sœur de nos camarades Suzanne et François Culié.

Le 20 décembre ont eu lieu à Castres les obsèques de Madame Marguerite SENAUX, décédée dans sa 100^e année, mère de notre camarade Simon Senaux.

NOS DEUILS

Soit par un mot de leur famille qui ne nous l'avait pas signalée en son temps, soit parce que le bulletin de 2013 est revenu avec la mention Décédé, nous avons appris avec retard la disparition de membres de notre amicale :

René RIGAL, ancien de l'EPS décédé en 2005.

Gérard LAVAL, ancien élève de 1928 à 1940, il avait fait HEC et accompli une carrière à Air Liquide. Il demeurait à Saint-Cloud où il est mort le 24 juin 2008.

Son condisciple et ami Georges AUSTRY. Après ses années d'étude à Jaurès, il était sorti de l'École centrale en 1943 puis devenait ingénieur chez Schlumberger. Retiré à Bourg-la-Reine, sa mort est intervenue vraisemblablement en 2010.

Roger GARAY-ROUX, élève de 1945 à 1947, demeurant à Mazamet, ancien mégissier. Il est décédé à Mazamet le 6 août 2011.

Nous déplorons par ailleurs les décès des camarades dont les noms suivent :

Le 9 mars 2012, Bernard DURAND des suites d'une leucémie, maladie qu'il avait supportée avec courage. Agé de 65 ans, sa carrière s'était déroulée aux Laboratoires Pierre Fabre dans le secteur informatique.

Le 27 avril 2012, Paul PISTRE. Né en décembre 1938 à Castelnau de Brassac, il avait appartenu à la filière technique de notre collège. Entré, muni du Brevet industriel, comme ajusteur aux Ets Cornac, maintenant Comau après avoir été Renault Automation, il avait pris sa retraite comme responsable du bureau des méthodes. Son dévouement à la cause de la formation en mécanique productive et son désir de transmettre le savoir avaient été remarqués par l'Éducation nationale. Il était officier des Palmes académiques.

Le 22 octobre 2012, Pierre FAGUET, élève de 1928 à 1935, décédé à Nice où il avait fait l'essentiel de sa carrière de professeur agrégé.

En ce même mois d'octobre 2012 à Saint-Laurent en Gironde, Jean-Louis MAGLANE, né en avril 1945.

Le 26 février 2013, Claude LESAUVAGE de Saïx. Il était âgé de 76 ans.

Le 1^{er} juin était incinéré à Toulouse Christian MARC, décédé à l'âge de 81 ans des suites d'un infarctus. Son nom reste attaché au théâtre. D'abord à la troupe de Compagnons du Parvis chère à l'abbé Cabrol. Après être passé par le Conservatoire de Toulouse, puis à Paris par le Centre de la rue Blanche et le Cours Dullin, il s'illustra, notamment au Grenier de Toulouse, au Théâtre du Pavé, dans l'interprétation de rôle relevant aussi bien du théâtre classique que du théâtre contemporain. Il fut aussi réalisateur à FR3 Toulouse. Il était le frère de nos camarades Yves et Michel Marc.

Le 7 juillet survenait à Dourgne le décès dans sa 78^e année de Jean-François GOUJON. Après avoir servi durant la Guerre d'Algérie dans une compagnie nomade (goum algérien), cet amateur de motos fonctionnaire du ministère de l'Intérieur fut bientôt affecté à l'escorte motocycliste de la présidence de la République et devait en devenir le chef. Il escorta ainsi tous les présidents de Charles de Gaulle à François Mitterrand, notamment lorsque ce dernier vint à Castres en 1982. Commissaire de police ensuite, il fut en poste à Monaco et à Mazamet.

Le 7 juillet décédait à Castres Georges MANDEMENT, ancien professeur de mathématiques, âgé de 82 ans. Né à Mons (Haute-Garonne) en 1931, il avait enseigné à Jaurès à partir de 1956 puis avait rejoint à son ouverture en 1973 le lycée polyvalent de la Borde Basse. Bon pédagogue, estimé de ses élèves, il avait pris sa retraite en août 1991. Père de quatre enfants dont notre camarade Arnaud Mandement, ancien maire de Castres, il avait eu la douleur de perdre en 1986 son épouse, professeur de Lettres aux Collèges J. Jaurès puis des Cèdres, que ses anciens élèves n'ont pas oubliée.

Le 20 juillet à Lavaur Pierre FABRE. Les obsèques de notre camarade, Grand-croix de la Légion d'honneur, ont été célébrées le 24 juillet à Castres en présence d'une foule considérable et attristée, rassemblée en la cathédrale Saint-Benoît et sur la place Jean Jaurès.

Le 23 juillet au Cap-Ferret (Gironde) avaient lieu les obsèques de Daniel BERTHOMIEU, né le 29 juin 1946 et décédé des suites d'une longue maladie. Informaticien avant sa retraite, il était le frère aîné de nos camarades Michel et Alain Berthomieu.

Le 19 septembre avaient lieu les obsèques de Jacques BEC, entré dans sa 102 année. L'an dernier, nous signalions qu'il avait fêté son centième anniversaire. Il nous avait écrit pour nous remercier. Notre camarade fut de 1957 à 1966 secrétaire général de notre association.

Le 14 novembre à Paris Maurice SARFATI, âgé de 81 ans. Interprète de nombreux second rôle au cinéma et à la télévision dont certains avec de grands réalisateurs de films ou de téléfilms, il fut également présent sur les scènes de théâtre. Roi du doublage, il prêta sa voix à de grands acteurs étrangers et avec beaucoup d'humour adoucit les dessins animés japonais, chers aux jeunes téléspectateurs, en transformant le texte d'origine quand il le jugeait trop vulgaire ou violent.

Le 15 novembre à Toulouse Marie-France CAUSSE, née GABARROU. Elève de la classe de philosophie en 1956-57, elle était sortie diplômée de l'Institut d'Études politiques de Toulouse et, ingénieur de recherches à l'Éducation nationale, avait exercé au sein de l'Université Paul Sabatier la direction de services. Enlevée brutalement à l'affection des siens après une courte maladie, elle était la sœur de notre regretté camarade Jean-Pierre Gabarrou et la belle-sœur de notre camarade Hector Bressolle.

Marie-France Causse était chevalier de l'ordre du Mérite et commandeur des Palmes académiques.

Pierre FABRE

1926 - 2013

Le 20 juillet, le plus prestigieux des membres de notre association nous quittait. S'exprimèrent alors à l'égard d'un homme exceptionnel quantité d'hommages empreints de sentiments d'estime, d'admiration, de reconnaissance. Ils émanaient du plus haut personnage de l'État, de grands dirigeants d'entreprises, de collaborateurs proches ou lointains, de simples citoyens, qui tous tenaient à manifester ce que sa perte représentait pour eux. Hommages d'autant plus forts que durant sa vie Pierre Fabre, d'une modestie et d'une retenue rares, restreignait naturellement les marques d'attention que méritaient l'ampleur de ses qualités et de son œuvre.

De 1937 à 1944, Pierre Fabre fut élève de notre lycée comme l'avaient été ses frères Roger et Jean. Il conservait fidèlement le souvenir de ses condisciples et de ses anciens professeurs et n'avait pas oublié l'enseignement reçu de MM. Canonge, Alric, Richardot, Decap, Galinier Duraud, Bousquié. Le passage durant l'année scolaire 1939-1940 d'un professeur d'histoire-géographie retraité du lycée Charlemagne, Montsarrat, venu remplacer le titulaire mobilisé, marquait aussi sa mémoire. Ses cours et ses méthodes l'avaient captivé.

Le 6 juin 1944, élève de Math-élem, il passait la seconde partie du Baccalauréat et ce jour là en début d'épreuves apprenait par le professeur de philosophie Alric l'annonce du Débarquement. Brillant en disciplines scientifiques, Pierre Fabre attiré par la terre et la nature aurait pu se diriger vers des études d'agronomie, il s'inscrivit à la Faculté de pharmacie de Toulouse. Les conditions de vie d'un étudiant au lendemain de la Libération et même dans l'immédiate après-guerre restaient précaires, mais tout en les évoquant il n'en avait pas oublié leurs bons côtés : le plaisir des études, la rencontre avec des professeurs éminents et des camarades attachants, un mémorable chahut dirigé contre un spectacle de Tino Rossi, venu chanter à Toulouse et refusant à la délégation dont il faisait parti une obole destinée à la lutte contre la tuberculose qui sévissait dans le milieu étudiant en ces temps de restrictions.

Diplômé en 1949, Pierre Fabre acquiert en 1951 place Jean Jaurès la pharmacie Tournier. C'est le début d'une extraordinaire épopée. Partie d'une simple officine à son nom va se développer une entreprise industrielle d'importance mondiale. Il n'a pas seulement une haute et rigoureuse conception de son métier, il connaît et aime les plantes (déjà pharmacien, il avait obtenu un titre de l'École nationale supérieure agronomique de Toulouse) et veut tirer toutes les possibilités qu'offre la phytothérapie. Il sera dans un souci de sécurité et d'efficacité un promoteur de la phytofilère. En 1961 est commercialisé un veinotonique, le Cyclo 3, à base du petit houx. Vont ensuite se succéder d'importantes réalisations conduisant à l'extension des marques et à l'accroissement du nombre des sites, à mesure que ne cesse de grandir la part des crédits consacrés à la recherche. Celle-ci ayant toujours été une de ses puissantes motivations. A l'heure actuelle, l'activité dermo-cosmétique, l'activité pharmaceutique, l'activité du groupe, représentent un chiffre d'affaires de presque 2 milliards d'euros, rassemblant dans plus de 80 pays 10 000 collaborateurs dont 6 700 en France, la majorité de ces derniers travaillant dans notre région.

Il a été rappelé que rien de ce qui a été réalisé n'aurait pu s'accomplir sans les capacités propres à sa personne. Pierre Fabre, entrepreneur dans toute l'acception du terme, incarnait au plus haut point les aptitudes de la fonction : l'audace, le sens du risque, la vision à long terme avec en plus une ouverture d'esprit constamment en éveil. On a également cité la justesse et la rapidité de son coup d'œil en matière de marketing, son goût pour l'ordre des choses, l'harmonie, le beau y compris dans le cadre du travail. Ils sont rares, en effet, en France et dans le Monde, les industriels qui, par souci d'esthétique, font bâtir des établissements fonctionnels se hissant au rang de chefs d'œuvres architecturaux comme les Cauquillous à Lavaur, le Centre de distribution à Ussel, l'Oncopole à Toulouse. Sa conception de la vie humaine, sa générosité naturelle déterminèrent de sa part des actions humanitaires, certaines accomplies dans la plus grande discrétion, d'autres plus connues telle, en 1999, la Fondation Pierre Fabre, dont l'objet est né lors d'un voyage en Afrique de la constatation de l'usage de faux-médicaments au préjudice de la santé de populations deshéritées. Dans le même esprit, comment ne pas évoquer sa décision portant sur le capital de l'entreprise afin d'en assurer la pérennité et de mettre cette dernière à l'abri de toute spéculation. Saluer sa mémoire implique également que soit souligné son attachement pour ainsi dire consubstantiel à sa ville, à son département, à sa région, ces collectivités ayant en retour conscience de ce qu'elles lui devaient. On ne peut non plus passer sous silence

le lien particulier qu'il avait établi avec le Castres Olympique car s'il en était son mécène principal, il n'en était pas moins un fin connaisseur de rugby. Et il avait toujours témoigné à notre association sa fidélité et son aide, précisément quand nous avions fêté le centenaire de notre amicale, il appréciait que le culte du souvenir et de l'amitié y soit cultivé.

A.L.

